

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Victor DUPUIS

Le Vieux-Pays et le romantisme, partie III

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1947, tome 45, p. 88-96

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

Le " Vieux-Pays "

et le Romantisme

(Suite et fin *)

GËTHE ET LA MONTAGNE

Après Rousseau et Chateaubriand qui sont l'expression littéraire brillante du romantisme purement français, nous exposerons les impressions que l'un des précurseurs du romantisme germanique, Goethe, a données sur le Vieux-Pays.

A l'occasion d'un voyage en 1779, Goethe a livré ses notes et observations dans les lettres qu'il a adressées à Mme de Stein. Il fit le même itinéraire que Chateaubriand et pénétra en Valais, de Chamouni — comme on l'écrivait à l'époque, — par le col de Balme qui, à 2.000 mètres environ, sépare le Valais de la Haute-Savoie.

En voici la description telle qu'elle existe dans son livre « Voyages en Suisse » et dans une lettre datée de Martigny en Valais, le 6 novembre 1779 au soir :

Nous parvînmes enfin heureusement au col de Balme. L'aspect avait un caractère étrange. Le haut du ciel, par-dessus les crêtes des montagnes, était nuageux ; à nos pieds, nous voyions, à travers le brouillard, qui se déchirait quelquefois, la vallée entière de Chamouni, et, entre ces deux couches de nuages, les sommets des montagnes étaient tous visibles. A l'orient, nous étions enfermés par des monts escarpés ; au couchant, notre vue plongeait dans de sauvages vallées, où se montraient pourtant, dans quelques pâturages, des habitations humaines. Devant nous s'étendait le Valais où l'on pouvait voir d'un coup d'œil, jusqu'à Martigny et plus loin encore, un labyrinthe de montagnes qui s'élevaient les unes au-dessus des autres. Entourés de toutes parts de sommités qui semblaient se multiplier et s'élever toujours davantage à l'horizon, nous étions aux limites de la Savoie et du Valais.

Plus loin, Goethe, à l'instar de Chateaubriand, passe par le sentier du Bois-Magnin, au-dessus du village de Trient, et il en donne la narration suivante :

* ... Voir *Echos de St-Maurice*, décembre 1946, et janvier-février 1947.

Nous descendîmes par un très sauvage et très rude sentier, à travers une antique forêt de sapins, qui avait pris racine dans un plateau de gneiss. Renversées par le vent les unes sur les autres, les tiges pourrissaient sur place avec leurs racines, et les roches, rompues en même temps, gisaient pêle-mêle en blocs sauvages. Nous parvînmes enfin dans la vallée où le Trient s'élançait d'un glacier ; nous laissâmes tout près de nous le petit village de Trient à notre droite, et nous longeâmes la vallée par un chemin assez incommode ; enfin, vers six heures, nous sommes arrivés dans la plaine du Valais, à Martigny, où nous voulons prendre du repos pour de nouvelles entreprises.

Dans une correspondance également datée de Martigny, le 6 novembre 1779 au soir, Goethe note son arrivée à l'auberge du jour, celle de la Grand-Maison, où il semble avoir connu des heures de repos fort agréables et toniques à en juger par ces lignes :

Nous éprouvons autant de joie et de bien-être à nous sentir sous un toit que des enfants qui se bâtissent auprès d'un poêle une cabane avec des chaises, des tables et des tapis, et, sous cet abri, se persuadent qu'il pleut et qu'il neige dehors, pour exciter par ces imaginations, dans leurs petites âmes, un délicieux frissonnement. Telles sont nos dispositions durant cette nuit d'automne, dans un pays étranger, inconnu...

Le lendemain, dans une lettre datée de Saint-Maurice, à midi, Goethe raconte qu'il a quitté Martigny à l'aube naissante par un vent frais du nord, et a passé devant le vieux château de la Bâtiaz qui s'élève, écrit-il, au point où les deux bras du Valais forment un Y. Il arrive à Vernayaz et, tout de suite, la célèbre cascade de la Pissevache frappe son imagination :

Enfin nous arrivâmes devant la cascade qui mérite plus que beaucoup d'autres sa renommée. Assez élevée, elle lance d'une crevasse de rocher une masse d'eau fumante dans un bassin, où elle se brise et se disperse au vent en écume et en poussière. Le soleil parut et rendit le spectacle doublement animé. En bas, dans la poussière humide, on observe çà et là un arc-en-ciel, à mesure qu'on marche, tout près devant soi. Si l'on s'élève davantage, on jouit encore d'un plus beau phénomène : quand les flots rapides, écumants, du jet supérieur, touchent, dans leur passage tumultueux, les lignes où l'arc-en-ciel se forme pour notre œil, ils s'embrasent et se colorent, sans que l'on voie paraître la figure continue d'un arc, et, à cette place, brille une flamme changeante qui passe et revient sans cesse. Nous grimpâmes tout auprès, nous nous assîmes à côté, et nous désirâmes de pouvoir passer à cette place des heures et des jours. Cette fois encore, comme bien souvent dans ce voyage, nous comprîmes qu'on ne peut sentir et goûter les grandes choses en passant.

Goethe arrive ensuite à Saint-Maurice.

Nous vîmes de loin Saint-Maurice, occupant juste la place où la vallée se resserre en un défilé. A gauche, au-dessus de la ville, nous avons aperçu, adossée à une paroi de rochers, une petite église avec un ermitage où nous avons le projet de monter...

C'est, évidemment, la chapelle bien connue de Notre-Dame du Scex.

Au retour de son excursion jusqu'à Bex, Goethe revoit la cascade de la Pissevache, dans le crépuscule, et il écrit de Martigny sur les neuf heures, le récit que voici :

... Nous avons repassé devant Pissevache, le crépuscule étant déjà très avancé. Les montagnes, la vallée et même le ciel étaient obscurs et sombres. La cascade grisâtre, tombant avec un sourd murmure, se distinguait de tous les autres objets ; on n'apercevait presque aucun mouvement. L'obscurité était devenue toujours plus grande ; tout à coup, nous vîmes la crête d'une très haute montagne embrasée comme le bronze fondu dans le fourneau, et une rouge vapeur qui s'en exhalait. Ce phénomène étrange était produit par le soleil du soir éclairant la neige et le brouillard qui s'élevait de sa surface.

Voilà quelques impressions ressenties dans le « Vieux-Pays » par Goethe qui a d'ailleurs continué son voyage en Valais. En effet, on y découvre des lettres datées de Sion où il trouve « l'auberge détestable et la ville laide et noire », puis de Sierre le 8 novembre 1779, des bains de Louèche, d'où il adresse une correspondance extrêmement longue et intéressante tant sur les mœurs primitives des habitants de la vallée que sur les impressions vives produites par les effets du brouillard et des nuages...

Enfin Goethe termine ses « Voyages en Suisse » par une relation de ses diverses observations dans le Haut-Valais, notamment à Brieg (sic), Munster, Réalp, et enfin le 13 novembre 1779, au sommet du Saint-Gothard, chez les Capucins, à dix heures du matin.

Voici, en conclusion, les souvenirs du grand écrivain allemand sur notre pays. On pourrait résumer ainsi son opinion générale sur les montagnes et sur la nature, par cet extrait de la lettre écrite des Bains de Louèche, le 9 novembre 1779, au pied de la Gemmi :

... Et comme il reste à tous les hommes, même aux hommes vulgaires, des souvenirs marquants, s'ils ont assisté une fois peut-être à de grands événements, à des scènes extraordinaires ; comme, par ce seul endroit, ils se sentent en quelque sorte plus grands, en le racontant encore et encore sans se

lasser jamais, et comme ils ont ainsi gagné un trésor pour toute leur vie : il en est de même de l'homme qui a vu ces grands objets de la nature et qui s'est familiarisé avec eux. Lorsqu'il sait conserver ces impressions, les associer avec d'autres sensations et d'autres pensées qui lui viennent, il possède une provision d'assaisonnements, dont il peut relever la partie insipide de la vie, et donner à toute la durée de son existence une agréable saveur.

Et, plus loin, il ajoute cette remarque savoureuse :

... A mesure qu'on s'éloigne de la grand'route et des centres de mouvement ; que les hommes sont plus renfermés, isolés dans les montagnes, et réduits plus étroitement aux premiers besoins de la vie ; qu'ils pourvoient à leur entretien par une industrie simple, lente, invariable, je les ai trouvés meilleurs, plus obligeants, plus affectueux, plus désintéressés, plus hospitaliers dans leur indigence.

Nous voyons ainsi que les réflexions de Goethe sur l'influence de la nature et des montagnes en général sont à peu près les mêmes que celles de Rousseau. Sans doute, Goethe y met-il moins de lyrisme dans l'exaltation des vertus alpestres. Son jugement est plus équilibré et plus juste. On pourrait dire qu'il fait une sorte de pont entre l'enthousiasme un peu exagéré de Rousseau et l'hostilité incompréhensible de Chateaubriand. Et peut-être, à cause de cela, Goethe est-il celui des trois ténors du romantisme qui a le mieux compris et exprimé ses sentiments personnels sur les montagnes et le Vieux-Pays ? De toutes façons, et quelle que soit l'opinion que l'on peut formuler à ce sujet, il faut reconnaître que notre canton a inspiré à ces grands maîtres des pages vivantes et belles dont il a le droit de tirer quelque fierté.

AUTEURS DIVERS

A part ces écrivains célèbres, d'autres auteurs de moindre importance ont emporté de leurs excursions dans notre pays des souvenirs merveilleux. Faut-il citer *Töpfer* qui, dans ses *Voyages en zig-zag* a donné des narrations savoureuses et pittoresques ? C'est lui qui a chanté le plaisir ami de la marche, compagnon du mouvement, camarade assuré des haltes gagnées, des banquets conquis, le plaisir qui fuit les blasés pour courir après les allègres...

Revenons aux Alpes ! Voici des rocs nus, qu'on les escalade ! d'âpres climats, des nuages tristes, d'éternelles glaces, qu'on les affronte ! Ainsi se retrempe le courage, ainsi revient

la vertu ! Les énervés ne règnent ni sur Rome, ni seulement sur eux-mêmes... Perdu dans ces montagnes, il faut bien s'en tirer, et tout aussitôt l'effort électrise, l'air vivifie, l'estomac brame ; puis le soir, à deux pas du foin, qui sera tout à l'heure votre couche, on songe à la grande joie que c'est d'être au monde, de goûter un si délicieux repos, un si entier contentement...

La vraie et savoureuse mollesse ce n'est pas celle qui se prélassé sur des coussins ou qui se balance sur des ressorts, mais bien celle qui se goûte sous les arbres du chemin, sur la pierre nue des montagnes...

Il est bon et tonique de relire Töpffer. Sans être un écrivain de classe, il avait cependant obtenu la considération d'un grand critique comme Sainte-Beuve qui, dans ses *Causeries du Lundi*, avait discerné que pour Töpffer il y a une vie cachée dans tout paysage qui devient ainsi un poème, un sens, quelque chose qui parle à l'homme, et que c'est ce sentiment qu'il s'agit d'extraire, de faire jaillir, de rendre par une expression naïve et fidèle.

On trouve, dans l'œuvre de Töpffer, une page magnifique sur le Cervin, qu'il vaut, croyons-nous, la peine de citer :

... Mais ici où cette main (celle de Dieu) semble s'être retirée, c'est au plus profond du cœur que l'on ressent de neuves impressions d'abandon et de terreur, que l'on entrevoit comme à nu l'incomparable faiblesse de l'homme, sa prochaine et éternelle destruction si, pour un instant seulement, la divine bonté cessait de l'entourer de soins tendres et de secours infinis. Poésie sourde mais puissante, et qui, par cela même qu'elle dirige la pensée vers les grands mystères de la création, captive l'âme et l'élève...

L'esprit s'humilie avec je ne sais quel enivrement devant les éclatantes beautés que le Très-Haut a prodiguées jusqu'au sein de ces inaccessibles domaines de la glace et de la foudre.

Töpffer admire la hardiesse, inconnue dans l'effort ramassé de ce torse immense, les puretés, les diaphanes fraîcheurs, les métalliques reflets dont le pic est tout entier paré dans sa hauteur et son pourtour. Et il conclut ainsi sa description :

Sous l'impression de ces magnifiques choses, des accents s'élèvent de l'âme que le langage ne sait pas dire, et certaines expressions des prophètes dont la superbe ampleur et l'étrange sublimité nous surprennent plus encore qu'elles ne nous émeuvent lorsque nous lisons les Ecritures, dans le recueillement de la retraite, se présentent alors à l'esprit et errent sur les lèvres.

On ne saurait mieux dire.

Citons, parmi les auteurs romands, un écrivain de talent, *Edouard Rod* qui, notamment, dans son livre *Là-Haut*, a célébré la noblesse de notre vin, devenu, après avoir reposé dans les bons tonneaux de mélèze, « clair comme la pure eau de source, blond comme les seigles, ardent comme le soleil, dont il aspirait les rayons, généreux comme le sang répandu dans les anciens combats ». C'est *Edouard Rod* également qui a discerné la distinction subtile entre le montagnard et le paysan de la plaine :

Les montagnards sont une autre race que les paysans. Et puis ils participent en quelque sorte des grands paysages dans lesquels ils vivent ; ils y puisent comme une poésie inconsciente qui se traduit dans leurs gestes et dans leurs paroles.

La liste des écrivains de tous genres et de toutes nations qui ont chanté les splendeurs du Valais serait longue. Faut-il encore citer les noms de *Horace-Bénédict de Saussure*, *Marc-Théodore Bourrit*, de *Sénancour* ?

Parmi les auteurs anglais, signalons des écrivains célèbres comme *John Moore* qui n'imaginait rien de plus pittoresque que « l'ovale de la vallée du Rhône », entrevue depuis le col de la Forclaz, et surtout le peintre illustre *Ruskin* (1819-1900). Ce dernier adorait les montagnes qu'il appelait « les cathédrales de la Terre ». Pour *Ruskin*, le charme de la couleur des montagnes, la perfection de la forme, la variété infinie des aspects, la splendeur de la structure faisaient leur supériorité écrasante sur la plaine... « aussi facile à mesurer que la richesse d'un vitrail comparé à une vitre, ou celle d'un musée à une petite chambre meublée ».

Il faut rapprocher sa description du Cervin de celle de *Töpffer*, quand il écrit ces lignes saisissantes :

Le cadre entier est si immuable, si silencieux, si éloigné, non seulement de la présence des hommes, mais encore de celle de leurs pensées, tellement privé de toute vie d'arbre ou d'herbe, et si incommensurable dans la solitude étincelante de la majesté de la mort, qu'il paraît un monde dans lequel les présences humaines et même spirituelles auraient péri, et où les derniers archanges dressant ces grandes montagnes comme monuments funéraires se seraient couchés au soleil pour un éternel repos, chacun dans son linceul blanc... Les parois du Cervin forment un monument inaltérable, apparemment sculpté il y a très longtemps et dont, cependant, les immenses murs conservent les formes qui leur furent données à l'origine ; qui se dressent comme un temple égyptien avec son fronton délicat, sa couleur estompée, sur lequel se lève et se couche le

soleil des âges innombrables, qui projette toujours, d'Est en Ouest, la même ligne d'ombre, et de siècle en siècle, met les mêmes taches violettes sur les piliers en forme de fleurs de lotus, tandis que les sables du désert déferlent à ses pieds comme les feuilles mortes en pierre qui s'amoncellent en tas impuissants à la base du Cervin.

Citons encore *John Tyndall*, *Edouard Whymper*, *Godley Alfred* qui, lui, voyait dans les Alpes du Valais une *seconde patrie*. Parmi les auteurs allemands, le compositeur *Mendelssohn* et le poète *Mattison* ont été impressionnés par la splendeur du glacier du Rhône et l'accueil cordial des moines du Grand-Saint-Bernard.

Mais arrêtons ici l'énumération assez impressionnante de tous ceux qui, plus spécialement à l'époque romantique du XIX^e siècle, ont éprouvé les émotions fortes que dégagent les beautés naturelles du Vieux-Pays.

CONCLUSION

S'il nous était permis de tirer de cette étude des conclusions générales, c'est la nécessité constante de célébrer et de chanter, depuis Virgile et Hésiode, et depuis le fameux poème de Lucrèce, jusqu'à nos jours, en passant par les romantiques, les splendeurs de la nature. Pour apprendre aux hommes à y revenir, Balzac avait dit un jour que « l'amour pour la nature est le seul qui ne trompe pas les espérances humaines ». C'est peut-être pousser un peu loin cette pensée très juste ! Le XX^e siècle a vu, par le développement industriel, par la facilité des moyens de communication et par la désertion méthodique des campagnes, l'énorme essor des villes. Il a ainsi créé un rythme de vie contraire au rythme naturel de l'homme, en l'obligeant à vivre dans un mouvement trop rapide, dans une agitation continuelle épuisante d'une extrême nervosité. Au fond, s'il veut bien l'avouer, l'homme dit moderne est malheureux. Mais il est trop orgueilleux pour le reconnaître, et toujours plus nombreux sont ceux qui vont se brûler les ailes à la lumière des villes et y perdre la santé et la joie que peuvent leur prodiguer les campagnes et la nature. Ces joies sont pures et authentiques, tandis que les cités macadamisées aux immenses et tristes bâtiments gris ne sont, la plupart du

temps, que le fruit malsain, précaire et décevant de l'intelligence et du mauvais goût des hommes.

La ville a nécessairement, de ce fait, un côté artificiel et faux qui laisse de cruelles désillusions. Sans vouloir nier ses avantages apparents, on voit vite, en approfondissant un peu, toute la misère matérielle et morale qui se cache souvent derrière un séduisant extérieur. C'est pourquoi, les citadins aspirent à s'évader dans la nature parce que là, ils peuvent déposer leur masque quotidien, redevenir eux-mêmes, se recueillir, prendre des bains de silence et aussi de solitude. « O solitude, disait Barrés, toi seule ne m'as jamais appauvri. » Il faudrait ajouter : « O solitude, toi seule m'as toujours enrichi. » Dans la nature, on pourra vivre de la vie intérieure qui est la maîtresse de nos vrais repos. L'agitation citadine — nous parlons évidemment des grandes cités de plus de 300 mille âmes — ressemble vite à des travaux forcés. Certes, la nature n'est pas précisément douce, elle ne donne pas la vie facile, elle est, au contraire, rude et forte, mais surtout tonique. C'est dans ses effluves que l'homme pourra retrouver le bonheur et la paix, en adaptant son rythme intérieur au rythme de l'Univers, en substituant à la folie de la vitesse le rythme fécond et sûr de la lenteur.

La nature est aussi une grande inspiratrice. Elle nous apprend que tout ce qui est solide et durable ne se crée que dans le silence et une sage réflexion. Car la vitesse dont notre siècle est si fier est la preuve évidente que l'homme moderne se fuit lui-même, qu'il y trouve un moyen de ne pas penser et d'éviter ainsi un certain nombre de complexes cachés et de douloureux problèmes inconscients. Au fond, une sorte de délit de fuite collective assez grave. « Le vrai luxe, écrivait Paul Morand, c'est de prendre son temps. »

Pour vivre heureuse et retrouver la paix et la sérénité, l'humanité devra revenir à la nature pour y apprendre à être et non à paraître, pour y boire aux sources de la vraie Joie, puisque la nature est le reflet de la pensée de Dieu.

Nous espérons ainsi avoir démontré également, dans ses grandes lignes, comment le Valais pouvait s'identifier avec la nature et comment il avait eu une forte influence

sur des esprits aussi divers que Rousseau, Chateaubriand et Goethe, ces précurseurs du génie romantique en Europe.

Cette influence que ces maîtres ont ressentie, nous sommes certains que, de nos jours, beaucoup de contemporains doivent l'éprouver avec la même joie et la même intensité.

Nous avons refait le même itinéraire que Chateaubriand et Goethe en passant depuis Chamonix à Martigny par le col de Balme. Nous avons tenté de revivre leurs impressions, en relisant leurs souvenirs de voyage. Le décor est resté à peu près le même. Un grand silence baignait tout le paysage. Ces montagnes chaotiques, ces mélèzes et ces sapins grimant à l'assaut des monts, cette lumière du soleil inondant la vallée — ces ombres qui commençaient, au crépuscule, à descendre de la montagne, selon le vers virgilien

majoresque cadunt altis de montibus umbrae

le chant puissant et tourmenté de ce torrent tumultueux, ces troupeaux de vaches et de chèvres broutant sur la pente des alpages, et ce morceau de ciel immuablement bleu sur nos têtes, sans doute existaient-ils déjà au temps des romantiques et avant eux ?....

Les hommes passent. Ils essaient parfois de parfaire ou d'améliorer l'œuvre de Dieu qui est la nature. Mais le décor demeure éternel — avec quelques modifications apparentes légères — ici une route blanche et élargie, là des canaux, ailleurs une voie ferrée... — Mais le cœur de l'homme reste identique à travers les âges... Le Valais, pensions-nous, continuera à laisser sur tous les amis de la nature et sur les romantiques de tous les temps son empreinte durable et puissante... Et sans doute, inspirera-t-il encore à d'autres écrivains des pages lyriques, à d'autres peintres des tableaux saisissants de pittoresque et de couleur, et, à tous les profanes, des chants intérieurs d'une intense résonance.

Victor DUPUIS